

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LA

# GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 5. Cap Rouge, Novembre 1873. No. 2.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

## SOMMAIRE:

Notre publication.—Entretien sur la famille.—Un soldat du Cœur de Jésus.—Révd. M. Clarke.—Chronique religieuse.—M. Michel Guérin.—Mondé religieux.—Les étapes d'un pèlerin.—Annonco.

## NOTRE PUBLICATION.

Les conditions d'abonnement à la *Gazette des Familles* sont les mêmes que les années précédentes ; et le postage se paie encore ici.

—000—

### Quinzième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

#### *Cinquième devoir.—Du bon exemple.*

Voici la sévère leçon qu'un père reçut un jour d'un de ses enfants, qui n'avait eu jusque là que les plus mauvais exemples sous les yeux. Mon père, comment osez-vous me reprendre pour des fautes que je vous vois commettre tous les jours. Je puis bien vous appliquer, avec la

plus grande justice, ces paroles : *Médecin guérissez-vous vous-même !* Quoi ! vous voulez que je prie Dieu, soir et matin, et vous ne priez jamais ! Vous voulez que j'aille à la messe tous les dimanches et jours de fêtes, vous voulez que j'entende les instructions de M. le curé ! et vous, vous n'en faites rien. Vous ne faites même jamais vos pâques. Vous menacez de me punir, parce que je blasphème, de temps en temps, le nom de Dieu : Et vous, vous le blasphémez à chaque instant ! Suivant vous, c'est une indignité pour moi, d'aller à l'auberge, et c'est là que l'on vous trouve le plus souvent, avec ce qu'il y a de plus dégradé dans la paroisse ! Et les fautes contre les bonnes mœurs que vous osez me reprocher, ne sont elles pas journalières chez vous. Ne croupissez-vous pas dans les plus sales habitudes !

Ah ! mon père, commencez à mettre en pratique les leçons que vous me faites, sur ces différents sujets et alors, je croirai que vous êtes sérieux, dans les avis que vous me donnez. Mais, tant que je vous verrez faire tout le contraire de ce que vous me commandez, je me moquerai de tous vos conseils, et je n'en ferai ni plus, ni moins.

Aussi, pères infidèles, de quel droit, et à quel titre prétendez-vous commander à vos enfants, ce que vous ne faites pas vous-mêmes, ou leur interdire ce que vous faites habituellement ? Vous ne sauriez croire avec quelle facilité, et aussi, avec quelle malice vos enfants saisissent la contradiction que vous mettez entre vos paroles et votre conduite. Le trait suivant est une preuve bien frappante de cette vérité :

Un jour, une dame pieuse se trouvait près d'un gros garçon de quatorze ans, qui se préparait à aller à confesse. Avant d'entrer au confessionnal, il poussa un profond soupir, et dit à sa voisine : " Que j'ai hâte d'être grand, pour ne plus être obligé d'aller à confesse ; mais, comme la dame lui fit observer que l'obligation de se confesser durait toute la vie, son interlocuteur lui répondit avec une simplicité incroyable : " Oh ! madame, mon papa est un très brave homme, et cependant, il y a déjà bien des années qu'il ne fait pas ses pâques, et qu'il ne va pas à confesse ! " La dame lui répliqua : il m'en coûte de vous dire la vérité, sur ce sujet ; mais, puisque vous vous ouvrez à moi, avec tant de naïveté, je dois vous dire que votre père a grandement tort d'en agir ainsi, et que vous ne devez point l'imiter, sur ce point.

Que les parents qui sont assez malheureux pour scandaliser leurs enfants, lisent le trait suivant, en frémissant : En 1851, un missionnaire prêchait un jubilé, dans une grande paroisse de la France. Un jour, après le sermon du matin, un homme se présente au prédicateur, et lui dit tout en larmes : " Mon père, je n'ai pas été à confesse depuis cinquante ans ; mais j'ai payé bien cher cette négligence. J'ai six garçons, et tous suivent mon exemple, et qui plus est, ils sont mes bourreaux ; tous les jours, ils me mettent à la torture, et me font désirer ardemment la mort ; deux fois même, j'ai essayé de me suicider, mais, toujours une main invisible me retenait sur le bord de l'abyme. Pour surcroît de malheur, un septième fils que j'avais, et

qui était le plus âgé, a mis fin à ses jours, il n'y a encore que quelques mois. Cet enfant dénaturé, après m'avoir meurtri de coups, pour me forcer de lui donner de l'argent, a enfoncé un coffre où se trouvaient mes épargnes, et après s'être emparé d'une somme assez considérable, a gagné Paris, pour s'y plonger dans les plus affreux désordres. Après quinze jours, qui n'ont été qu'une suite d'ogie, il est revenu vers moi, pour mettre le comble à mon bonheur. Après s'est rué sur moi, avec une rage d'enfer, il me dit d'un ton épouvantable : Malheureux père, jamais un chien enragé, jamais un loup furieux ne m'auraient fait la centième partie des maux que tu m'as causés. Aujourd'hui, je viens me venger, en te rendant témoin de la mort de ton enfant : et aussitôt, armé d'un pistolet, il se loge une balle dans la tête, et tombe mort à mes pieds. Bon Dieu ! Quel affreux spectacle ! Car si l'indifférence m'empêchait de remplir mes devoirs religieux, j'avais cependant la foi, et voir mon enfant mort dans de telles circonstances, fut pour moi un coup si terrible, que ma raison en fut troublée, pendant plusieurs semaines. Quelles tortures j'ai enduré, jour et nuit, depuis ce moment fatal ? . . . Et croiriez-vous, mon père, qu'aucun des fils qui me restent, ne veut entendre parler de venir à confesse ? Ce matin, encore, comme je les pressais de se rendre à l'église, pour entendre au moins les instructions si touchantes que vous y donnez, ils m'ont mis à la porte de ma maison, sans me permettre de prendre une seule bouchée de nourriture. Voyez, si je suis cruellement puni ! Puissent ces tour-

ments m'obtenir la miséricorde du Seigneur !  
..... Ce malheureux fit sa confession et sa vie fut si édifiant, et il montra tant de soumission aux décrets de la Providence, qui le punissait si cruellement, qu'il eut au moins la consolation de voir ses enfants revenir à de meilleurs sentiments, avant sa mort.

Autre exemple d'une grande éloquence. A Nantes, vivait sous la restauration, une famille des plus distinguée, par sa fortune et son rang. Elle se composait du père, de la mère et d'un seul enfant, qui faisait les délices de ses parents. Le père, après avoir été pendant quelques années un député assez remarquable, était devenu préfet d'un des beaux départements de la France. Ce père était ce que l'on appelle communément, dans le monde, *un parfait honnête homme* ; mais, ce n'était pas un chrétien pratiquant. Habituellement, il allait, les dimanches et les jours de fêtes d'obligation à une basse messe. Au grand regret de son excellente épouse, il ne faisait point ses pâques ; et cependant, il était convaincu, comme le sont tous les hommes de ce triste caractère, qu'il était en avance, avec le bon Dieu. L'épouse, au contraire, était parfaite et admirable, sous tous les rapports ; non seulement, elle était un ange, par sa piété mais, elle entendait parfaitement bien cette vertu. Heureuses les familles qui ont de semblables femmes à leur tête ; car les mères de cet heureux caractère, sont vraiment les anges gardiens et la seconde providence de leurs maisons. Si leurs époux ne sont pas pieux eux-mêmes, elles finissent toujours par les gagner,

tôt ou tard, à la piété et à la sainte cause de la religion ; et si leurs enfants ont le malheur de s'éloigner du sentier du devoir, elles savent toujours les y ramener.

Le fils unique de cette famille intéressante, fut placé de bonheur dans un collège, dirigé par des religieux très habiles, dans l'art d'élever la jeunesse. Pendant tout le temps de ses études, le jeune Henri fut constamment un modèle de piété, de bonne conduite et de travail. Il avait toujours les premiers prix de sa classe. Il termina son cours à dix-huit ans, avec le plus grand succès ; et une fois qu'il fut rentré à la maison paternelle, ses parents tinrent conseil, pour savoir ce qu'on lui ferait faire l'année suivante. Ils le trouvaient trop jeune pour l'envoyer de suite à Paris, commencer son cours de droit. Ils se décidèrent donc à le garder toute une année avec eux à la maison. Ils lui donnèrent des maîtres particuliers, pour entretenir en lui l'habitude et l'amour du travail, et pour augmenter ses connaissances. Voilà donc notre jeune homme installé chez son père : il va commencer à vivre de la vie de famille, après avoir si bien vécu de la vie de pensionnat. Sa bonne mère est là qui veille sur lui, à peu près comme son ange gardien. Cependant, dès les deux premières années qui suivirent l'entrée de son fils à la maison, elle constata un fait qui commença à l'inquiéter vivement. Voici ce fait : les autres années, pendant que son fils était au pensionnat, il se confessait tous les quinze jours, même pendant les vacances ; et depuis qu'il était à la maison pa-

ternelle, il n'avait plus parlé de remplir ce devoir. Quelques jours avant la Toussaint, sa bonne mère lui dit, avec une très grande bonté : " Mon cher enfant, les autres années, tu te confessais tous les quinze jours, et cette année, voilà plus de deux mois que tu es sorti du collège, et tu n'as pas encore été à confesse une seule fois. Voici la grande fête de la Toussaint qui approche ; j'espère bien que tu ne laisseras pas passer cette touchante solennité, sans t'approcher du sacrement de pénitence. D'ailleurs, tu dois comprendre que tu as actuellement plus besoin du secours des sacrements, que lorsque tu étais sous la garde des pères religieux. " Le jeune homme ne répondit rien à ses sages réflexions, mais, il laissa passer la fête de tous les saints, sans se confesser. Sa tendre mère le remarqua avec une grande peine ; mais, elle se contenta de redoubler ses prières et ses bonnes œuvres, dans l'intérêt de son cher enfant ! Quelques jours avant Noël, elle revint à la charge, et dit de nouveau à son fils, avec une grande émotion. " Mon fils, tu as jusqu'ici rejeté mes avis, et tu m'as fait par là, une bien grande peine ; mais voici la grande fête de Noël, et cette fois j'en suis sûr, tu rougirais de la laisser passer, sans t'approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie. " Le jeune homme demeura muet, comme la première fois, et comme la première fois, encore, il n'en fit rien.

Une mère qui aurait moins bien entendu la piété que celle dont nous parlons, n'aurait pas manqué, à cette occasion, d'éclater en reproches violents et amers, contre son fils. Celle-ci se

contenta de gémir en secret, et de redoubler ses prières et ses bonnes œuvres, toujours pour attirer les bénédictions du ciel sur son cher enfant.

Enfin, arrive le temps paschal, et déjà on était au Jeudi-Saint, et Henri n'avait encore témoigné aucun désir de se confesser et de faire ses pâques. Mais, le cœur de la pauvre mère n'y tint plus; et le Samedi-Saint en entrant, après l'office, elle conduit son fils à sa chambre, et là, elle le prend dans ses bras, l'embrasse tendrement, et lui dit, en l'arrosant de ses larmes: " Mon enfant, tu me brise l'âme! " — " Ma mère, qu'avez-vous? " lui répondit son fils vivement ému. " Que vous ai-je donc fait? Expliquez-vous? " — " Ecoute, mon enfant, reprend cette mère désolée: tu n'as tenu aucun compte des observations que je t'ai faites, à propos de ta négligence à t'approcher des sacrements; voilà le sujet de ma désolation, et je la crois bien justifiée! " — Eh! bien, ma mère reprit Henri avec un grand sang-froid, et un plus grand respect encore pour sa mère: Rassurez-vous, je vous promets de bien me conduire à l'avenir, comme je crois m'être bien conduit par le passé; c'est-à-dire que, sur tous les autres points, vous n'aurez jamais rien à me reprocher, du moins, c'est là ma résolution bien prise. Mais, pour ce qui regarde la confession, il faut vous consoler, car j'en suis bien décidé, je ne me confesserai plus. " — " Comment, malheureux! reprend la pauvre mère navrée de douleur, tu ne te confesseras plus! j'ai donc bien perdu toutes les peines que je me suis données, dans le but de faire de toi un bon ca-

tholique ? ” — “ Ma mère, s'écria alors le jeune homme, avec vivacité, détrompez vous, vous n'avez perdu ni les peines que vous vous êtes données pour moi, ni les tendres soins que vous m'avez prodigués, avec un zèle si éclairé et une si noble générosité ; car toute ma vie, je bénirai le ciel de ce qu'il m'a donné une mère aussi pieuse, et aussi parfaite que vous.

Vous connaissez bien tel et tel de mes camarades, qui sont morts si jeunes, par suite de leurs désordres. Eh ! bien, ils seraient là pleins de vie et d'honneur, si leurs mères avaient su les élever comme vous m'avez élevé ! Vous connaissez également très bien tel et tel de mes camarades qui, par leur conduite, se flétrissent et déshonorent leurs parents ; eh ! bien, ils se conduiraient comme moi, si leurs mères avaient été ce que vous êtes. ” — “ Mon enfant, dit cette mère éplorée, en interrompant son fils, tout ce que tu me dis là, n'est pas capable de me rassurer, et bien moins encore de me consoler ; car, je suis convaincue que lors même que tu serais un ange, si tu ne te confesse plus, dans moins d'un an, tu peux devenir un démon. Dis moi, mon enfant, pour quelle raison ne veux tu donc plus te confesser ? Mon fils, je suis ta mère, et à ce titre, j'ai droit à ton obéissance ; or j'exige que tu me fasses connaître pour quel motif tu refuses de remplir un devoir si essentiel, pour tout chrétien qui veut demeurer fidèle à son Dieu et à sa religion. ” Ici le pauvre Henri devint tout couvert de confusion, et dit en tremblant à sa mère : “ Maman, puisque vous l'exigez, je vais vous obéir et tout de suite ;

mais, en satisfaisant votre cœur de mère, je vais déchirer votre cœur d'épouse.

“Écoutez avec résignation, ma bonne et tendre mère : Voici le raisonnement que je me suis fait, depuis que je suis au milieu de vous : Je me suis dit : jusqu'à présent, j'ai été un enfant, et, par conséquent, j'ai dû me laisser conduire par mon excellente mère ; et toute ma vie je remercierai le Ciel de la sagesse avec laquelle elle m'a dirigé jusqu'à ce jour. Mais, à ce moment, j'ai plus de dix-huit ans, et je suis un homme ; je ne dois donc plus me laisser conduire par une femme, quelque respectable qu'elle soit à mes yeux. Mon modèle, je le prendrai parmi les hommes que je connais, que j'estime et que j'aime. Or ce modèle est tout trouvé pour moi ; c'est mon père ! En effet, mon père est un homme fort honorable. Les citoyens le respectent, ont confiance en lui, au point que pendant plusieurs années, ils en ont fait leur représentant ; et le roi l'a nommé préfet. Que peut-on désirer de plus ? Cependant, mon père ne fait pas ses pâques !..... Et, voilà pourquoi je ne les ferai pas non plus ; car, je ne pourrai jamais trouver un modèle qui me soit plus cher que celui-là.

A ce moment, la pauvre mère recueillit toutes ses forces, et après avoir poussé un profond soupir, elle dit à son fils, avec une dignité admirable : “ Ah ! mon fils, quelle révélation tu me fais là ! Écoute, à ton tour, mon cher enfant : Il en coûte au cœur d'une mère de dire à son fils : ton père a tort ; et, cependant, je n'hésite pas un instant à te le dire, dans l'intérêt du salut

de ton âme. Oui, ton père a tort et grandement tort; sur le point qui nous occupe en ce moment; sans doute, aux yeux du monde, ton père est un parfait honnête homme; mais, c'est un mauvais catholique. Garde-toi bien de l'imiter sur ce point. Il y a longtemps que je gémis sur sa conduite; et tous les jours, j'adresse au ciel de ferventes prières, pour demander à Dieu sa conversion."

Après ce langage si plein de sagesse, elle quitte son enfant, pour se rendre dans la chambre de son mari; mais, la scène qui vient de se passer entre elle et son fils, l'a tellement émue, qu'elle tombe évanouie aux pieds de son époux. Celui-ci s'empresse de la relever, et après lui avoir rendu les soins que réclamait son état, il lui demanda avec la plus profonde inquiétude: "Chère femme, qu'as-tu donc? Quel malheur t'est-il arrivé?"—"Viens, pauvre mari, lui dit-elle, en versant des torrents de larmes, viens recueillir les fruits amers de ton infidélité à remplir tes devoirs religieux."—"Mais, ma femme, que veux-tu dire par là?"—"Ton fils vient de me faire une révélation qui me tue; il ne veut plus se confesser, parceque tu ne te confesse pas toi-même?"—"Qui te l'a dit?"—"C'est lui-même."—"Où est-il?"—"Il est dans ma chambre." Aussitôt ce père qui n'avait péché que par indifférence, comprit qu'en effet sa conduite avait pu produire ce mauvais effet sur son fils. Il se rendit en toute hâte dans la chambre de son épouse; et là, il tombe aux pieds de son enfant; il embrasse ses genoux, qu'il arrose de ses larmes; et lui dit du ton de

plus ému : " Mon fils, je le reconnais, et je le confesse ici devant Dieu, devant ton admirable mère et devant toi; je t'ai fait un grand mal, en ne te donnant pas le bon exemple ! Ecoute, enfant bien aimé : ma grande fortune et les places que j'occupe m'ont suscité bien des jaloux, et peut être bien des ennemis secrets. Eh ! bien, si tous ces jaloux et ces ennemis avaient conspiré contre ma famille, pour lui faire le plus de mal possible, ils ne lui en auraient jamais fait autant, que je t'en ai fait moi-même, en te scandalisant. Aussi, voilà pourquoi tu vois ton père à tes pieds, sollicitant ton pardon. Aujourd'hui même, choisis le confesseur à qui tu veux t'adresser pour faire tes pâques ; et lorsque ton choix sera arrêté, tu me le feras connaître, et j'irai moi-même me confesser le premier. Et dès ce jour, pour cela, comme pour tout le reste, je me ferai toujours un devoir, et un grand point d'honneur de te donner bon exemple. Sois plein de reconnaissance pour ta sainte et admirable mère ; elle nous a sauvé tous les deux. C'est un ange que nous devons plus aimer que tout ce qu'il y a sur la terre."

Tout fut exécuté à la lettre le jour même, et dès ce moment, le bonheur le plus parfait devint le doux partage de cette noble famille.

C'est bien le temps de répéter bien haut, et sans cesse : *Heureuses les familles qui ont à leur tête des femmes sincèrement pieuses, et qui entendent parfaitement la piété.*

Que cet exemple entraîne toutes les mères de familles dans la voie de la sagesse et de la véritable dévotion, et les engage à avoir toujours

sous les yeux, l'importance qu'il y a pour elles, à travailler continuellement pour leur salut, celui de leurs maris et des enfants que le Ciel leur confie.

— 000 —

### **Un véritable soldat du Sacré Cœur de Jésus.**

Si nos cœurs catholiques ont tressailli de joie, en voyant les zouaves pontificaux se presser autour de la chaire de St. Pierre, pour la défendre au prix de leur vie, nous éprouverons sans doute un surcroît d'allégresse, en apprenant sur l'un d'eux des détails, qui forceront notre admiration pour ce héros chrétien, ses compagnons d'armes à Rome, et ceux qui, actuellement, combattent sous sa sainte bannière, en Espagne. Nous devons d'abord faire connaître à nos lecteurs que ce sont les zouaves pontificaux, qui, les premiers ont arboré l'étendard du Cœur de Jésus, et qui ont placé, avec fierté et confiance, sa divine image, sur leurs poitrines guerrières. Mais, celui qui, après s'être le plus distingué à Rome, par son angélique douceur et son intrépidité héroïque, à fait le plus pour la propagation de cette sublime dévotion, est Don Alphonse de Bourbon, frère de Charles VII, qui combat aujourd'hui si courageusement pour le salut de l'Espagne, et pour arriver au trône qu'ont illustré Charles-Quint et tant d'autres rois catholiques.

Avant de donner la parole à l'auteur du récit qui va suivre, disons d'abord que Don Alphonse

soutient depuis dix-huit mois, dans les montagnes du Nord-Est de l'Espagne, une lutte dans laquelle il a eu contre lui toutes les chances humaines, et qui pourtant, n'a été pour lui qu'une suite non interrompue de victoires. C'est là un prodige sans cesse renouvelé dont nous allons donner une explication authentique, dans les lignes suivantes; et en les lisant, tous s'écrieront dans un élan d'admiration : Le Cœur de Jésus est là.

10. " Vers la fin d'Avril 1871, Don Alphonse revenait paisiblement de Malte, avec son admirable et jeune femme Dona Maria de Bragance. Le médecin leur avait conseillé ce séjour, pour une maladie de poitrine dont la princesse paraissait alors atteinte. Par l'effet de ce doux climat, ou ce qui est plus probable, par l'influence d'une bénédiction toute particulière que lui avait envoyée Pie IX, Dona Maria revenait guérie. Les jeunes époux débarquèrent à Marseille; mais la police française alarmée du mouvement des Carlistes, qui commençait à se produire en Espagne, les fit immédiatement conduire à Genève, sans leur permettre de se reposer nulle part. Arrivé en cette ville, Don Alphonse apprend que son frère est sur le point de traverser les Pyrénées et d'entrer en Espagne, et qu'il vient de le nommer capitaine général de la Catalogne.

Cette nouvelle imposait aux nobles époux le plus douloureux sacrifice. Ils voyaient s'évanouir, en un moment, leurs beaux rêves de vie paisible, auprès de leur mère. L'entreprise d'ailleurs, s'offrait à eux sous les apparences les

moins rassurantes : Ne semblait-il pas téméraire en effet de commencer une guerre, sans appui, et sans argent ? Ne s'exposait-on pas à répandre inutilement le sang Espagnol ? Le prince, depuis deux ans, prévoyait ce moment critique, et c'est pour cela qu'il avait hâté son mariage avec Dona Maria.

“ Obligé de se rendre de Genève à Perpignan, Don Alphonse se trouva tout d'abord engagé dans une situation humainement déplorable. Il lui fallait commencer la guerre sans soldats et sans ressources, et pour la préparer, il devait demander asile à un pays dont le gouvernement était alors l'ennemi des Carlistes. Il était en proie à ces anxiétés, lorsqu'il vit arriver, comme un ange consolateur, sa douce compagne, Dona Maria, qui venait lui déclarer que jamais, elle ne le quitterait ; qu'heureux ou malheureux, elle partagerait toujours son sort. L'héroïque jeune femme s'était arrachée aux embrassements de sa belle-sœur, la reine Marguerite, qui voulait la retenir auprès d'elle. Elle était résolue à souffrir et à mourir, plutôt que d'abandonner son époux bien aimé.

“ Depuis le commencement de 1872, jusqu'au 1er janvier 1873, Don Alphonse et Dona Maria vécurent en France, au milieu d'alarmes et de privations de tout genre, cachés tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, quelquefois manquant d'air et de lumière, pendant plusieurs semaines, dans de véritables trous ; s'occupant, avec des fatigues incroyables, à faire lever une petite armée en Catalogne, où il n'y avait encore que la bande du vaillant Saballs. Cependant, de

toutes leurs peines, et de toutes leurs privations, celle qu'ils avouaient être la plus sensible, était la privation des sacrements. Habitués l'un et l'autre à communier au moins une ou deux fois, par semaine, ils étaient vivement peïnés de recevoir plus rarement le pain des anges.

“ Pour la fête de l'Assomption, ils firent à pied, un pèlerinage à un sanctuaire de la Sainte Vierge, situé sur le flanc des Pyrénées, et après environ sept heure de marche, ils eurent le bonheur d'y commnier.

“ Deux fois dans cette période de fatigues et de dangers, le Cœur de Jésus les sauva des mains de la police française. Une première fois, on entra pour les saisir, dans une maison qu'ils venaient de quitter à l'instant même. Une autre fois, surpris par les gendarmes, pendant qu'ils dormaient, ils n'eurent que le temps de s'élan- cer, par un bon rapide, dans une sorte de trou, où ils restèrent bien longtemps cachés.

20 “ Dieu protégea aussi leur entrée en Cata- logne ; car, bien qu'on fut à la veille du 1er janvier, et qu'ils dussent franchir à pied les Py- rénées, en passant par les endroits les plus es- carpés, afin de mieux éviter les regards, ils ne trouvèrent, nulle part, de neige, quoiqu'il y en ait toujours à cette époque. Les premières se- maines de leur entrée en Espagne, ils durent continuer de se cacher, afin de pouvoir un peu organiser leurs forces. Ce qu'ils endurèrent alors de privations, dans de pauvres cabanes, au milieu de rochers, était bien dur ; leurs lettres de cette époque, sont pleines de leurs terribles souffrances, et des miracles de p'éservation dont Dieu les favorisa.

“ A partir de février, ils purent se montrer en public, et dans les premiers temps, leur marche fut un véritable triomphe, tant les bonnes populations de ces localités, s'empressaient à les fêter, comme les sauveurs de leur malheureuse patrie. Partout, on les accueillait au cri de : *Vive la religion !* Mais, tandis que tout commençait à bien marcher, l'ennemi se mit à ourdir les plus noires trahisons. Au commencement du Mois de Saint Joseph, tandis qu'ils traversaient un bois, on tira sur eux, à huit pas de distance, ils auraient du être atteints ; un pauvre volontaire qui marchait auprès de leurs chevaux, tomba mort, percé de deux balles. On chercha vainement les assassins ; ils avaient disparu dans l'épaisseur du bois.

“ Quelques jours après, le 23 Mars, après la prise de Ripoll, le jeune prince écrivait : “ La victoire d'aujourd'hui a été miraculeuse. Dieu nous aide visiblement. A peine avais-je promis de faire célébrer des messes, que la forte-resse s'est rendue à discrétion ; après avoir soutenu le feu, pendant vingt quatre heures. Ma chère Maria a montré beaucoup de courage, et même trop ; car, elle s'est bien exposée : elle entendait, sans la moindre émotion, les balles siffler autour d'elle. Hier, elle soigna les blessés avec le plus grand dévouement, ne craignant pas de salir complètement la seule robe qu'elle ait.”

“ Ce qui semble vraiment merveilleux, dans les combats qui, dès lors, se succédèrent rapidement, ce sont les chiffres. Les partisans de Don Carlos, qui étaient toujours bien inférieurs

en nombre, à l'ennemi, avaient toujours bien moins de morts et de blessés ; ce qui, sans doute, prouve l'héroïsme de ces braves, ainsi que la protection évidente du ciel.

“ Pour ne pas écrire un livre au lieu d'une simple relation, il faut omettre bien des récits touchants, sur les souffrances de ces deux nobles époux, et sur les grâces continuelles que Dieu leur accorda. Oui, Dieu est toujours avec eux, quoiqu'il les fasse marcher avec sa croix sur les épaules. Ils se sont montrés si humbles et si simples, dans leur foi, que Notre Seigneur paraît vraiment les avoir choisis, pour en faire des instruments de salut ; tout en leur imposant, pour l'obtenir, de bien durs sacrifices. Un des plus sensibles, pour Don Alphonse, a été la perte de trois vaillants chefs, qui étaient pour lui de vrais trésors. Tous trois sont morts en héros chrétiens.”

“ 30. Mais, nous anticipons sur les événements ; il nous faut reprendre un peu plus haut. Dès les premiers jours d'Avril, le général républicain Velarde, s'était mis avec un incroyable acharnement, à la poursuite de Don Alphonse. Le jeune prince qu'un mouvement de troupes avait séparée du corps principal de son armée, au siège de Fuyurda, n'était accompagné que de quelques soldats. Il dut s'enfuir avec son épouse, sur les sommets des plus hautes montagnes. Ils marchaient souvent des demi-journées entières, dans la neige jusqu'aux genoux, et menant leurs chevaux par la bride, au milieu des précipices remplis de neige ; ce qui rendait leur marche, non seulement très

pénible, mais fort périlleuse. Les soldats, dit une lettre, n'osaient murmurer, en voyant la patience et la résignation avec laquelle, une jeune et délicate princesse affrontait, sans se plaindre, de telles fatigues.

“ Pour elle, sans se douter de son héroïsme, elle écrivait : “ Ne me louez pas ; ce que je fais est tout naturel ; où Alphonse va, il faut bien que j'aille aussi.”

“ Trois mois s'écoulèrent de la sorte, pendant lesquels, ils passaient souvent à cheval, jusqu'à trois nuits de suite et d'avantage, prenant tout au plus une ou deux heures de repos, couchés à terre, dans les bois, toujours sur le qui-vive ; n'ayant pas, en trois ou quatre semaines, le temps de changer de linge, avec leurs habits tout en lambeaux, et couverts des plus dégoûtants insectes.

“ Nul ne peut imaginer ce que nous souffrons, écrivait Dona Maria ; c'est un vrai purgatoire ; mais, nous offrons tout au bon Dieu ; car, c'est bien pour lui seul que nous souffrons. Mais, n'est-ce pas une chose terrible qu'on nous laisse périr, sans venir à notre aide, et que nous devons seuls, sans argent et sans appui, nous battre pour les intérêts de l'Europe entière !”

La position devenait de plus en plus critique, d'autant plus que les soldats de Don Alphonse, las de marcher, et mourants de faim, l'abandonnaient les uns après les autres. Plusieurs fois, il s'est trouyé seul avec son héroïque épouse et deux ou trois fidèles serviteurs. Si leur cruel ennemi les eut rencontrés alors, ils étaient perdus sans ressource ; mais, l'œil de Dieu.

veillait sur ses généreux enfants, qui se confiaient en lui seul. Huit fois, Velarde les environna d'un cercle qui paraissait infranchissable, et huit fois, ils échappèrent sans pouvoir eux-mêmes, disent-ils, s'expliquer la chose autrement que par un miracle.

“ Un jour, au commencement de mai, il se trouvait près de Manrèse, accompagnés seulement d'une escorte de vingt-cinq personnes. Trois hommes se présentèrent vers le soir, demandant à s'enrôler dans leur troupe, et ils furent admis. “ Nous continuâmes notre marche, écrivait Dona Maria. Nous étions dans “ un bois très épais. Deux de ses hommes se “ mirent entre mon cheval et celui d'Alphonse ; “ forcés de laisser cette place, ils se mirent “ devant nos chevaux. Par bonheur, la lune “ venait de paraître. Tout à coup, un de ces “ hommes se retourne, et, faisant un pas en “ arrière, il tire un long poignard ; mais, un “ officier se jette sur lui, le frappe de son sabre, “ et comme il voulait s'enfuir, il le garrotte “ fortement. Au même instant, celui des trois “ qui était derrière nos chevaux accourt, tenant “ d'une main un revolver, et de l'autre un grand “ couteau. Nos soldats le saisirent, mais il se “ mit à pousser de grands cris, comme pour “ appeler ceux de Velarde, qui étaient à peu de “ distance, et qui, s'ils nous avaient aperçus, “ nous auraient mis en pièce. Alors nos hom- “ mes le tuèrent, avec le couteau dont il voulait “ nous frapper.”

“ Peu de temps après ce lâche attentat, auquel on soupçonna Velarde de n'être pas étranger,

les soldats de ce général se révoltèrent, et il ne dut son salut qu'à la fuite. Don Alphonse en profita pour prendre Sanahuya, et ce fut un beau fait d'armes."

"40. Ce fut alors, qu'à la faveur des jours de répit qui lui furent donnés, le jeune héros voulut accomplir, en vers le Sacré Cœur de Jésus, un acte qui était, depuis quelque temps, l'objet de ses vœux les plus chers. La veille de la Pentecôte, la petite armée carliste, avec Don Alphonse et Dona Maria à sa tête, gravissait la montagne de Montserra. Ils arrivèrent au célèbre sanctuaire de Notre-Dame vers minuit, c'est-à-dire, au moment où commençait la grande fête qui, cette année, coïncidait avec le premier jour du mois de juin, consacré au divin Cœur.

"C'était une nuit ravissante, avec un beau clair de lune, et la sainte montagne offrait un aspect véritablement magique. Don Alphonse, Dona Maria et leurs vaillants croisés entrèrent dans l'église. Elle était toute entière dans l'obscurité, à l'exception de l'Autel de Marie, qui resplendissait de lumière, et produisait un effet merveilleux. Tous baisèrent les mains de l'image miraculeuse, et prièrent longtemps avec ferveur. A trois heures après minuit, au coup de l'Angelus, commença le chant d'une grand'messe à laquelle assistât toute la petite armée. Le prince, la princesse et leurs soldats s'y communiquèrent. Ce fut alors que fut prononcée la consécration solennelle de toute l'armée royaliste au divin Cœur de Jésus. On fit, en même temps, la promesse de placer sur l'étendard l'image du Sacré Cœur, et celle de l'Immaculée

Conception; promesse qu'on s'empresse d'accomplir, dès que fut achevée l'exécution de ces images. " Cette cérémonie du Montserra, écrivait la princesse, a été vraiment ravissante. " Cependant, le successeur de Velarde, le général républicain Cabrinetti, se mit, à son tour, à poursuivre avec fureur Don Alphonse; et comme ses efforts paraissaient tous dirigés uniquement contre la personne du jeune prince, beaucoup de carlistes, fatigués et découragés par ces poursuites incessantes, l'abandonnèrent. Sa consolation et sa force parmi ces dangers, fut la petite troupe des zouaves, qui avaient été ses compagnons d'armes à Rome. Le Hollandais M. Wills, qui avait combattu avec lui, pour la défense du St. Père, et qui, en France, avait commandé un escadron de la cavalerie, dans l'armée de l'ouest, fut nommé par Don Alphonse, commandant des zouaves; Redondo, autre ami dévoué du prince, commandait son escorte à cheval.

" L'un et l'autre tombèrent sous les coups de l'ennemi, mais chacun d'eux, par sa mort, décida d'une victoire; Redondo en s'élançant le premier à la poursuite de l'ennemi; Wills en emportant une barricade.

" Enfin, comme une douce consolation pour tant de fatigues, la petite armée put arborer l'étendard du Cœur de Jésus et de l'Immaculée Conception; On voyait aussi briller sur cette bannière, les armes du Pape et celle de l'Espagne.

" Cet étendard fut donné aux zouaves; mais, au même temps, les autres corps reçurent l'ordre

d'en faire exécuter de semblables pour eux. C'est ce drapeau qui a déjà gagné tant de victoires, et fait de véritables prodiges. Et, par exemple, n'est-ce pas un véritable prodige que de voir une frêle jeune femme, telle que Dona Maria, soutenir une pareille campagne, dont les fatigues excessives ont fait périr tant d'hommes robustes ! si nous pouvions rendre ici les détails de ces combats ; le nombre des soldats, celui des blessés, des prisonniers ; on ne pourrait s'empêcher de voir en tout cela le doigt de Dieu. Les prisonniers que faisait l'armée de Don Alphonse, étaient, d'ordinaire si nombreux, qu'il lui était impossible de les garder ; mais, loin d'en fusiller jamais aucun, malgré les odieuses calomnies de la presse républicaine, les vainqueurs les traitaient avec beaucoup d'égards, et les rendaient tous à la liberté. Dona Maria se réservait partout le soin des blessés, et elle soignait également les républicains et les royalistes, avec une douce charité qui a touché bien des cœurs.

“ A la prise de Berga, deux royalistes seulement furent tués ; tandis que les républicains eurent au moins 150 morts ; ce qui est d'autant plus merveilleux, que les soldats de Don Alphonse, comme assiégeants, étaient bien plus exposés. A Pratz, où périt l'héroïque chef de la garde à cheval, le colonel Redondo, Don Alphonse et Dona Maria arrivèrent assez tard sur le champ de bataille ; car, c'était le jour de la Fête-Dieu, et ils avaient voulu communier avant le combat. Leur victoire n'en fut que plus glorieuse ; les balles pleuvaient autour d'eux,

mais sans tuer personne. Ils ne perdirent que deux soldats.

“ Le 9 juillet, à Alpens, eut lieu la première bataille où fut déployé l'étendard du Sacré Cœur. Elle fut livrée en pleine campagne, à cinq heures et demie du soir, contre l'avis unanime des généraux. Don Alphonse, confiant dans la protection du Cœur de Jésus, voulait le combat sur le champ. Il venait à peine de s'engager, lorsqu'arriva un secours inattendu ; c'était une colonne royaliste qui venait renforcer la petite armée. La bataille fut achevée au clair de la lune, aux cris de : “ *Vive le Sacré Cœur ! Vive l'Immaculée Conception ! Vive le Pape ! Vive la religion ! Vive Charles VII !* --- Cabrinetti, ce redoutable chef républicain, qui avait poursuivi Don Alphonse avec tant d'acharnement, tomba le premier. Son armée laissa sur le champ de bataille 200 morts, 70 blessés et plus de 800 prisonniers ; tandis que du côté des royalistes, il n'y eut que 5 morts, et 12 hommes légèrement blessés !

“ Comme toujours, Don Alphonse après avoir pris les armes et les munitions, mis les prisonniers en liberté. Le jour suivant, on alla à Ripoll, chanter un *Te Deum*, en actions de grâces.

“ Le 17 juillet, Igualado fut prise. Dans cette action, périrent 450 républicains, et les royalistes ne perdirent que 30 soldats, parmi lesquels l'héroïque Wills, qui teignit de son sang le drapeau du Sacré Cœur.

50. “ Pendant ce temps, les autres généraux royalistes remportaient, dans les provinces

Basques, victoire sur victoire ; mais, l'histoire de cette guerre nous entraînerait beaucoup trop loin. Disons seulement quelques mots du roi lui-même, du généreux Charles VII.

“ Depuis quatorze mois, il vivait tristement sur la frontière de France, car tous ses généraux, étaient d'avis qu'ils ne devaient pas entrer encore en Espagne ; quoique ce fut le plus ardent désir de son âme.

“ Enfin, le 16 juillet, jour de Notre Du Mont-Carmel, après avoir entendu la sainte messe et reçu la communion, il est entré dans son royaume par Peno de Plata. Il a été reçu par le peuple de ces endroits, et par ses troupes, avec un enthousiasme indescriptible. Depuis lors, l'ennemi n'a fait que reculer à son approche ; la marche du roi a été un véritable triomphe, une ovation continuelle. Partout sur son passage, dans toutes les villes, les bourgs et les villages, ce sont des pluies de fleurs, des tentures aux fenêtres, des réceptions magnifiques etc. ; le tout aux cris de : “ *Vive la religion ! Vive Charles VII !*

“ A son entrée en Espagne, un *Te Deum* solennel a été chanté. Il a nommé son plus gros canon *la Vierge du Carmel*. Sur son uniforme est brodé un grand Cœur de Jésus, ouvrage de sa femme la reine Marguerite. C'est revêtu de ses nobles insignes qu'il est entré dans ses états, et qu'il se montre à ses peuples. C'est là, de la part du jeune roi, comme un amende honorable, pour ce qui se fait dans le monde contre le Divin Cœur. A l'exemple du roi, tous les soldats portent l'image du Sacré

Cœur sur leur poitrine de héros chrétiens. Charles VII met toute sa confiance dans ce Cœur adorable, et dans la Vierge Immaculée. Ses lettres ne respirent que la foi et l'honneur.

Ne semble-t-il pas, que Dieu a choisi ce noble cœur, ce fervent chrétien pour servir d'instrument à ses miséricordes et, particulièrement pour travailler à la restauration du Pape-Roi. C'est alors que nous verrons, un grand jour, que réalisera ce beau règne de Jésus-Christ, annoncé par tant de prophètes. Quand on envisage le magnifique mouvement, qui se produit en France et en Espagne; ce temple qu'on va bâtir à Montmartre, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus; ces admirables pèlerinages de Paray-le-Monial, et tant d'autres merveilles, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier; Oh! qu'ils sont bien inspirés ceux qui travaillent à étendre partout la dévotion au Sacré Cœur, et apprennent aux ignorants et aux pécheurs à venir puiser toutes les grâces, dans leur véritable source, dans le Cœur même de Jésus!"

Qu'il est étonnant de rencontrer, dans notre siècle si indifférent et tout matériel, deux jeunes époux, assis sur les marches d'un trône, donner à l'univers le spectacle de tant de vertus, de piété et de courage. Don Alphonse et Dona Maria sont de ces rares héros chrétiens, que l'on ne rencontre qu'à des époques éloignées, et que Dieu suscite, dans les temps de grandes crises, pour étonner le monde et le ramener à lui. Après le prodigieux Pie IX, rien de saint, rien de courageux, rien de dévoué à la cause de la religion et de la société, comme

ces deux jeunes époux, qui ont voulu purifier le sang royal qui coule dans leurs veines, en se soumettant à toutes les privations, aux plus grands dangers. La vie des saints ne présente pas de plus beaux modèles, à notre imitation; et Don Alphonse, Dona Maria, Charles VII, Marguerite, s'ils persévèrent dans la voie sublime où ils sont si courageusement entrés, ajouteront à l'histoire du peuple chrétien, une de ses pages les plus admirables, et mériteront les profonds hommages des générations à venir. En attendant que les événements se déroulent, et que le Ciel couronne leurs vertus, leur étonnante piété, offrons-leur notre admiration, et bénissons le Seigneur de faire briller à nos regards ces perles précieuses, qui ont d'autant plus de prix, que la corruption qui les environne est plus profonde.

Nous aussi, soyons les soldats dévoués du Cœur de Jésus, et comme ces admirables modèles, nous ferons des prodiges, nous porterons au loin l'odeur de la bonne édification, et si nous ne pouvons prétendre aux honneurs de la royauté sur la terre, nous serons proclamés rois pour l'éternité.

Cœur Sacré de Jésus, sauvez l'Eglise, sauvez Pie IX, sauvez la France, sauvez l'Espagne, sauvez le monde, sauvez-nous nous-mêmes.

---

M. l'abbé Clarke, curé de St. Bastie.

La mort s'acharne à porter ses coups sur les membres du clergé, et surtout sur ceux qui pro-

mettaient une longue existence. Le 13 du mois dernier, c'était le tour du Rvd. M. Clarke, qui était enlevé à l'affection de la paroisse de St. Basile. Voilà encore une carrière qui, pour avoir été assez courte, a été bien remplie et pleine d'édification. Notre regretté confrère avait parfaitement compris toute l'étendue et l'importance de ces paroles, du Sauveur : " *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* " ; aussi, était-il d'une douceur inaltérable, et d'une humilité admirable. Cependant, sa grande douceur, était loin de dégénérer en faiblesse, et il savait l'allier à une fermeté, qui lui faisait remporter les plus belles victoires, dans l'exercice du saint ministère. M. Clarke comptait beaucoup d'amis, dans le clergé, et nulle part d'ennemis. Il n'en faut pas plus, pour faire le plus bel éloge de sa prudence, et de la charité qui le guidait, dans tous ses rapports avec ses confrères et ses paroissiens.

Malgré sa vie exemplaire, M. Clarke avait pendant la cruelle et longue maladie qui l'a conduit au tombeau, un remords qui paraissait lui donner de vives inquiétudes. Un jour il s'en ouvrit à un ami, en ces termes : Cher confrère, je suis content de mourir, cependant je crains que le Seigneur me fasse de sévères reproches, pour mes promptitudes. Comment, reprit son confrère tout étonné ; vos promptitudes ! mais, envers qui ? envers mes confrères ; il me semble que je me suis quelque fois montré trop vif à leur égard, que je ne leur ai pas montré assez de déférence. — Consoléz-vous, répartit son ami ; tous les prêtres qui ont

été en rapport avec vous, n'ont cessé d'admirer votre douceur et vos bons procédés. Ces bonnes paroles suffirent pour rétablir le calme dans sa belle âme, et dès ce moment, sa figure calme et sereine témoignait qu'il attendait la mort comme un grand bien ; et si sa vie a été sainte, sa fin a été celle d'un élu. C'est là le témoignage que rendent ceux qui étaient auprès de lui, pour recueillir son dernier soupir.

M. P. Clarke naquit à Grandham, Canton de Durham, le 18 juin 1821. Après avoir terminé ses études au séminaire de Nicolet, il prit la soutane, et fut ordonné prêtre, à Québec, le 11 juin 1848. Notre Dame de Québec, et St. Patrice eurent les prémices de son ministère. De là, il fut choisi pour aller à la Grosse Ile, pour veiller à la garde des émigrés. En 1850, il fut nommé curé de Valcartier, où il est demeuré jusqu'en 1854. A cette époque, il revint à St. Patrice, où il passa une année à aider son ami, le rév. M. McGauran. Dans l'automne de 1855, il fut transféré à la cure de St. Basile, où il est resté jusqu'à sa mort, et où il sut, comme ailleurs, acquérir le respect et la vénération des fidèles qui lui étaient confiés.

Le Révd. M. Clarke a été inhumé, le 16 du mois dernier, sous le chœur de l'église de St. Basile, au milieu d'un grand concours de confrères et de fidèles.

L'éloge funèbre a été faite par M. le grand vicaire Cazeau, dont la voix sympathique a fait couler d'abondantes larmes.

### Chronique religieuse.

La France. — Cette fille ainée de l'Eglise veut à tout prix, rentrer dans la voie que Dieu lui a tracée; mais, l'enfer se dresse devant elle, et cherche à l'épouvanter par ses clameurs et celles des milles sectes révolutionnaires qui sont à son service. Quel sera le résultat de cette lutte acharnée que le prince des ténèbres livre au Christ, sur la tête de cette grande nation? La foi sauvera ce pays valeureux, nous n'en doutons pas, mais l'heure de la victoire ne sonnera, que lorsque l'iniquité qui la souille aura été lavée dans un déluge de sang. La France, il est vrai, s'apprête à reprendre sa noble tâche trop longtemps négligée; elle veut remplir sa noble et sublime mission, qui est de protéger l'Eglise. Mais, cette mission, elle l'a trahie; mais, elle compte quatre viupts ans de folies, de erimes et de malheurs, et elle ne peut se dégager de cette terrible succession, sans boire cette coupe amère jusqu'à la lie. Elle attend un libérateur; mais ce nouveaux Moïse, Dieu ne lui permettra d'arriver à elle, que lorsqu'elle sera sur le point d'expirer entre les mains de ses bourreaux. Oni, nous espérons que Henri V viendra rendre à la France la liberté et sa splendeur première; mais, il arrivera à son trône sur des monceaux de cadavres, et sera forcé de briser les chaînes que Gambetta et ses séides lui auront forgées.

Voilà ce que nous attendons, pour un avenir prochain; et ce qu'attendent tous ceux qui étudient activement la politique de Dieu.

*Que le Seigneur sauve la France. et par elle l'Eglise.*

L'Angleterre. — Notre mère patrie a rougi de honte, à la vue de l'indifférentisme qui la tue, en face du mouvement religieux qui se fait partout, et une partie de ses enfants les plus nobles et les plus coura-

geux, animés de la foi la plus vive se sont écriés : " Nous aussi, nous nous lèverons, et nous marcherons d'un pas ferme vers la montagne du Seigneur. Nous traverserons les mers, et nous irons rejoindre nos frères de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Autriche, de l'Allemagne et de la Pologne, aux tombeaux des Apôtres, à la Salette, à Lourdes, à Paray-le-Monial, à Ste. Anne d'Auray." Cette glorieuse phalange s'est aussitôt mise en marche, et le 4 septembre jour anniversaire où la révolution Italienne enfonçait la Porte Pia, pour entrer dans Rome, elle était prosternée aux pieds de l'autel du Sacré Cœur, dans l'oratoire de Paray-le-Monial. Des Evêques avaient conduit dans ce lieu béni ce que l'Angleterre a de plus illustre, par la dignité et le sang. A la vue de ces courageux pèlerins, Paris et les autres grandes villes qu'ils ont traversées, ont jeté un cri d'étonnement et d'admiration. Le drapeau du Sacré Cœur qui s'avancait triomphalement à la tête de cette sainte cohorte, les emblèmes pieux qui décoraient ces poitrines anglaises qui protégeaient le noble cœur de ces vaillants chrétiens, ont forcé partout les témoignages du plus profond respect.

Dieu pourra-t-il refuser à la mère de ces dignes enfants ce qu'ils réclament avec tant de foi et de persévérance, son retour au bercail, à l'Eglise catholique ? Nous ne le croyons pas, et au contraire nous espérons que les nombreuses conversions au catholicisme que le protestantisme voit avec tant de dépit, ne sont que comme les premiers rayons d'un beau soleil, qui viendra bientôt réchauffer et éclairer cette terre, qui a si bien mérité, dans un passé éloigné de trois siècles, son titre de *l'Isle des Saints*.

A propos de ce pèlerinage, voici ce que le R. P. Maher, rédacteur du *Messenger Anglais* écrit de Londres : " J'ai eu le bonheur de faire le pèlerinage de Paray-le-Monial, avec nos douze cents anglais. Il m'est impossible de vous exprimer la dévotion et la

ferveur de nos pèlerins. La plupart sont restés sans sommeil, et on pourrait presque dire, sans nourriture, pendant toute la durée du pèlerinage ; durant tout le temps qu'ils ont passé à Paray, la chapelle est demeurée pleine jusqu'à y suffoquer. Il n'y avait aucune différence entre le jour et la nuit.....

La masse des pèlerins était composée des conditions les plus diverses. La première noblesse de l'Angleterre était mêlée avec de pauvres ouvriers et ouvrières, qui gagnent leur vie par le travail de chaque jour. On voyageait sans aucune distinction dans les mêmes voitures ; on se trouvait dans les mêmes logements, et on voyait partout l'esprit de famille dans toute sa perfection. C'était comme le beau idéal d'un socialisme chrétien, une vraie fraternité des premiers âges de l'Eglise. L'accueil que nous avons reçu partout, en France, a été ce qu'on pouvait attendre de véritables frères, des fils du même Père, des enfants du Sacré Cœur de Jésus.

Vive le Sacré Cœur ! Vive la France !

Que Dieu sauve l'Angleterre, en la ramenant à l'unité de l'Eglise.

Allemagne.—Dans ce vaste pays, les catholiques passent par le creuset de la persécution. Le gouvernement de Guillaume aveuglé par les succès que ses armées ont remporté contre la France ; et les richesses fabuleuses qu'elles ont enlevées à leurs adversaires, veut être le maître en religion comme en politique, et jette dans les cachots les prêtres et les Evêques qui refusent de se soumettre à ses lois arbitraires et impies. La aussi, comme en Italie, on ferme les séminaires et les couvents, et on jette les religieux et les religieuses sur la voie publique. Dernièrement encore Mgr. de Fulda vient d'être condamné à trois mois de prison pour n'avoir pas payé une amende à laquelle, il a été condamné. Où s'arrêteront ces violences ? Nous n'en savons rien ; et tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'en attendant

qu'il plaise à Dieu de punir les bourreaux : leurs victimes montrent un courage héroïque, quoiqu'ils soient profondément froissés, dans leurs sentiments religieux.

Que les souffrances et les durs tourments de ses martyrs sauvent l'Allemagne et la ramènent aussi à l'unité catholique.

Ste. Anne, priez pour la conversion de tous les peuples hérétiques, schismatiques, et les malheureux enfants de l'Eglise qui déchirent le sein de leur mère. Obtenez la victoire à l'Epouse de Jésus-Christ et à son Vénéralble Chef.

— 000 —

### **M. Michel Guérin, curé de Pontmain.**

Les pèlerinages qui se succèdent à Notre-Dame D'Espérance à Pontmain, la célébrité que ce village vient d'acquérir, dans l'univers catholique, par suite de la merveilleuse apparition de la Ste. Vierge, et les nombreux miracles qui s'y opèrent, donnent un attrait de pieuse curiosité, un véritable intérêt religieux à l'histoire du saint prêtre dont la vie entière fut consacrée à Marie, et qui, pendant trente-cinq ans d'apostolat, préluda heureusement à cette apparition, un des plus grands événements de notre siècle, pourtant si bien rempli de merveilles.

Cette esquisse de la vie de l'apôtre de la Vierge est extraite de Notre-Dame D'Espérance, par Alfred de Perrois.

Le Ciel prépare longuement ses voies, et il les suit admirablement bien. Tout le prouve

dans la merveilleuse histoire de Notre-Dame d'Espérance.

Michel Guérin naquit à Laval, le 8 juin 1801, à cette époque tant désirée, où le Concordat permit enfin la réouverture des églises, et le rétablissement du culte en France, après la disparition des échaffauds de la Terreur, dont les agents avaient répandu à flots, le sang des prêtres, de la noblesse et du peuple. Cette coïncidence est remarquable ; voilà un homme dont la naissance arrive comme l'étoile du matin, dans l'accalmie, après une longue nuit de tempête furieuse.

Né à un moment béni du Ciel, Michel Guérin devait être, et fut en effet, un enfant de bénédiction. Il reçut la vie d'une de ces femmes sages, fortes, vertueuses, qui semblent descendre en droite ligne, de Ste. Anne ; et, comme le vénérable Vienney, il put répondre à ceux qui le félicitaient d'avoir montré de bonne heure le goût de la prière : "Après Dieu, c'est l'ouvrage de ma mère." Demaistre la fort bien dit : "L'enfant est formée à la vertu, sur les genoux de sa mère." Oui, il fait ce qu'il voit faire. Bienheureuse est la femme, dont les vertus passent de son cœur dans celui de ses enfants !

La vie d'épreuves de Michel Guérin devait commencer dès sa tendre enfance. Il n'avait que quelques années, lorsqu'il vit mourir son père, qui était un honnête libraire, qui avait exercé utilement sa profession, en ne mettant en circulation que de bons livres. Bientôt sa jeune sœur alla rejoindre dans la tombe, ce père tant regretté. C'est là, du moins, le langage humain ;

mais, ne serait-il pas plus vrai de dire que le père et la sœur de Michel Guérin le devancèrent au Ciel, par la volonté de Dieu, pour l'y aider plus efficacement à remplir, sur la terre, la mission à laquelle il était prédestiné. Ces douloureuses pertes furent terribles pour l'épouse et la mère ; mais aussi, le cœur tendre de son jeune fils en fut fortement affecté. Mais, le Seigneur attiré à lui les âmes dont les liens se brisent, sur la terre ; l'adversité retrempe ceux qu'elle ne tue pas. Aux leçons de la mère chrétienne, l'enfant grandira, deviendra fort, et il sera son espoir et sa consolation.

Autre rapprochement qui est simplement merveilleux. On nous a assuré que ni le père, ni le parrain, ni aucun proche parent du jeune Guérin, ne portait le nom de Michel. L'enfant reçut au baptême ce saint prénom. Pourquoi celui-là, de préférence à tout autre, sans raison connue ? N'y a-t-il, en cette circonstance inexplicquée, que l'effet d'un singulier hasard, comme le scepticisme ose l'affirmer ? Si ce n'était qu'un fait isolé, on pourrait le croire ; mais, réuni à toutes les particularités de la vie de Michel Guérin, il ne laisse plus de doute, aux moins clairvoyants. C'est sous l'inspiration d'en haut que le glorieux prénom de Michel, lui a été donné, sur les fonts baptismaux.

Celui qu'on appellera plus tard, le *saint*, l'envoyé de Dieu, l'apôtre de la Vierge, le précurseur des merveilles de Pontmain, eut donc pour patron, le député céleste chargé par l'Eternel, de tant de hautes missions, commencées visiblement avec le patriarche Abraham,

et continuées jusqu'à St. Pierre, celui dont la France a reçu dans le cours des siècles, tant de grâces signalées ; et que nous voyons apparaître souvent, dans l'histoire, pour l'exécution directe des ordres divins.

Voilà selon nous, que d'après la volonté du Tout-Puissant, le prince des armées terribles, l'Archange chargé de terrasser l'ennemi du genre humain, de garder l'Eglise et de protéger la France, est appelé à veiller sur l'enfant de bénédiction. Dieu se sert de préférence des petits et des humbles, pour l'accomplissement de ses œuvres ; Michel Guérin ne sera qu'un pauvre curé de village, mais, la mission dont il est chargé sur la terre est tellement grande, qu'il lui faut, dans le Ciel, un puissant protecteur. Il y a, dans ce prénom de Michel comme une marque de prédestination aux choses futures, à l'événement céleste, à l'accomplissement desquels, celui à qui est donné ce prénom, semble appelé, dès sa naissance, à prendre part, autant que l'homme le plus digne peut participer aux œuvres de Dieu.

Cette croyance est d'autant plus permise, que Michel Guérin, vu d'aussi près qu'il est possible de le considérer, a été véritablement un homme extraordinaire, par sa simplicité, son abnégation, sa vertu, sa piété, son zèle, son dévouement, son humilité, sa bonté, son heureuse influence. Son enfance fit le bonheur de sa vertueuse mère ; dans sa jeunesse, ses condisciples l'appelaient déjà le *saint*. Une fois chargé du ministère des âmes, son zèle ardent ne connut plus de bornes, et nous ne connaissons nous-mêmes,

rien de comparable à son esprit de pauvreté, et aux effusions de sa tendresse envers ses paroissiens.

Avec l'aide de son puissant patron, Michel Guérin devient participant à la continuation de l'œuvre de la Rédemption, en préparant, par toutes les actions de sa vie sacerdotale, le grand événement de Pontmain.

L'archange St. Michel, on le sait, est le ministre des combats du Seigneur ; il lutte sans cesse contre le démon, pour sauver les âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu, et par la vertu du Très-Haut, il est toujours victorieux. Comme lui, Michel Guérin aura toujours à lutter ; il lui faudra vaincre de grandes difficultés, pour arriver au sacerdoce ; et une fois prêtre, il lui faudra renverser les plus grands obstacles, et traverser des épreuves de toutes sortes. En effet, tous ses jours ont été des jours de combat ! Accablé de fatigues, et parfois, abreuvé d'amertumes, il n'avait pour se défendre et vaincre, d'autre armes que la prière ; et c'est avec ce puissant secours, avec l'aide de son puissant protecteur, qu'il put obtenir de voir sa belle et longue carrière couronnée par la merveilleuse apparition du 17 janvier 1871.

La Providence suscita cet homme de bien, après la tourmente révolutionnaire, le fit naître au moment du rétablissement du culte catholique, d'une mère pieuse, douée des plus grandes vertus. Aussi, dès son enfance, Michel Guérin refléta tous les pieux sentiments qu'il puisait à longs traits dans le cœur de celle qui lui avait donné le jour. Ainsi, il mérita que sa vocation

lui fut révélée dès l'âge le plus tendre. La voix de Dieu l'appelait intérieurement, il se sentit né pour être prêtre, et travailler à se rendre digne d'un état aussi sublime.

La mère et le fils, ces deux figures où se reflétaient l'humilité, la douceur, une bonté angélique, aimaient à converser des choses divines et à unir leur cœur, dans une fervente prière. Jamais deux êtres ne s'aimèrent plus tendrement, cependant, il leur fallait se séparer ; car, Michel est sur le point de devenir curé de l'humble paroisse, où la Reine des anges doit venir plus tard, au milieu des malheurs de la patrie, faire sa solennelle apparition. Le séminaire reclame le pieux abbé ; un dernier adieu à sa vertueuse et tendre mère, et le voilà en route. Dans sa cellule, il étudie les secrets du Ciel, travaille avec ardeur, et prie avec la plus grande piété.

Là, les épreuves commencent, et se multiplient sous chacun de ses pas. Tout semble se réunir pour lui faire éprouver du dégoût pour la solitude et la vie ecclésiastique. Mais, il se roidit courageusement contre ce qu'il regarde comme autant de tentations de l'esprit de ténèbres. Un obstacle plus sévieux que tous les autres ne se fit pas attendre. Son père n'avait pas laissé de fortune, à sa mort. Sa mère devenue veuve, avait été dans la pénible nécessité de s'imposer les plus grands sacrifices, les plus fortes privations, pour le mettre au collège. Pendant qu'il était au séminaire, il arriva un moment où sa pension ne peut être payée ; et le bon et le saint séminariste dut

interrompre ses études théologiques, pour rentrer chez sa mère. Ils étaient heureux de se retrouver ensemble, mais leur bonheur se trouvait amoindri par la cause qui les réunissait. Comme les ressources tardaient à paraître, Michel commença à languir, comme une fleur arrachée du sol. Privé de ses chères études, éprouvait un malaise indéfinissable. Sa souffrance s'accroissait de jour en jour, sa vie s'étiolait. Malgré les efforts qu'il faisait, pour ne pas attrister sa chère mère, son angoisse devint si forte et tellement visible, que celle-ci n'y put tenir. Cette femme forte prit la résolution héroïque et sublime de se dépouiller d'une maison qu'elle possédait à Laval, et qui devait abriter ses vieux jours. Cette maison fut aliénée, et ce fut avec l'argent qui fut accordé en retour de cette propriété, que le futur curé de Pontmain put rentrer au séminaire, et continuer l'étude des sciences sacrées.

(A continuer.)

—000—

### MONDE RELIGIEUX.

S. G. Mgr. l'Archevêque Blanchet est actuellement absent de Portland en visite dans la partie Est de l'Orégon.

—Sa Grandeur Mgr. Rogers a terminé la semaine dernière sa visite pastorale au Nord de son Diocèse. Sa Grandeur a administré le sacrement de la Confirmation à plus de 1000 personnes pendant cette visite et a béni plusieurs

cloches d'église. Sa Grandeur fut partout reçu avec la pompe et le respect dus à l'Épiscopat.

Le *Catholic Sentinel* de Portland nous apporte quelques nouvelles des Missions de l'extrême Ouest.

S. G. Seighers, le jeune et courageux évêque de Victoria, dans l'île de Vancouver, a terminé au commencement d'octobre la visite de son immense diocèse. Sa Grandeur s'est rendue jusqu'à Alaska, passant par Stitka, Kodiak, et les îles Alentiennes, c'est-à-dire jusqu'au 58<sup>e</sup> degré de latitude au Nord. C'est un voyage d'environ 3885 milles et on sait par quelles pénibles routes.

Mgr. Seighers a tenu à voir personnellement tous les fidèles confiés à ses soins, dans sa visite à ces différentes places, baptisant beaucoup d'enfants et d'adultes et administrant les autres sacrements à une foule de personnes qui n'avaient point, depuis des années, eu l'occasion de voir leur Pasteur.

Sa Grandeur a résolu de placer un missionnaire ou deux à Sitka, un des principaux centres du territoire d'Alaska. La Foi s'est partout réveillée sur le passage du pieux évêque et la moisson attend les ouvriers du Seigneur.

Le *Catholic Sentinel* se félicite, avec raison, d'avoir le premier pénétré dans ces lointaines régions, grâce à l'intelligente recommandation de l'Apôtre zélé du Nord.

— M. le Grand Vicaire Connolly, dont nous avons annoncé le départ prochain, s'embarquait

jeudi matin dans les chars pour Woodstock, dont il est redevenu curé. La congrégation catholique de cette charmante petite ville a déjà été dirigée par ce zélé pasteur pendant 17 ans, on comprend qu'après de si longues et si intimes relations, le Pasteur et les brebis devaient trouver bien amère et bien dure la séparation. Nos coréligionnaires de Woodstock le recevront donc à bras ouverts. Encore une fois, nous prions M. le Grand-Vicaire, à qui nous sommes redevables de plus d'une faveur, nos souhaits les plus sineères dans sa présente sphère d'action.

— Le Révd. Messire Michaud est récemment parti pour New-York, où il doit représenter l'association d'abstinence Totale de cette Province à la Convention de l'association générale de l'Amérique. Il ne sera de retour qu'à la fin du mois.

La Révde. Mère Caron, supérieure générale de la Communauté de la Providence, est de retour à Montréal depuis quelque temps de son très long et pénible voyage dans les lointaines missions de son Ordre dans le diocèse de Nesqually. Elle quitta l'Orégon à la fin de septembre accompagnée des Sœurs Agnès et Armine, qui ont dû s'arrêter toutes deux dans les Etats-Unis de l'Est, dans le but de collecter en faveur d'un nouveau Couvent et Orphelinat à Vancouver. Nos Seigneurs les Archevêques de Cincinnati et de St. Louis, ainsi que plusieurs autres Prélats, ont accueilli ces bonnes Sœurs et leur œuvre avec la plus grande bonté.

La Révde. Mère Caron a supporté les fatigues de sa visite sans trop souffrir dans sa santé. Elle nous est revenue plus confiante que jamais dans l'avenir de ses missions de l'Orégon.

Le fait suivant est une des épines que le roi d'Italie a rencontrées sur le chemin à Vienne.

Se trouvant à la Cour de cette ville, Victor-Emmanuel a manifesté par lettre à sa tante Marie-Pie, princesse de Savoie, le désir de la visiter dans son château de Prague.

La princesse Marine-Anne-Caroline-Pie, fille du feu roi Victor-Emmanuel Ier, épousa le 27 février 1831, Ferdinand Ier empereur d'Autriche, lequel abdiqua à la suite du mouvement de Vienne, en octobre 1848. A la lettre de son neveu elle a répondu en ces termes : " Vous êtes dispensé de toute visite à mon égard. Jamais je ne recevrai chez moi le geôlier du Pape, celui qui fait le déshonneur de notre très catholique maison de Savoie."

Honneur à cette noble femme !

Nous lisons dans le *Moniteur Acadien* :

—Le Bazar des catholiques d'Antigonish Cap Aréton, pour venir en aide à la reconstruction de la Cathédrale, a rapporté la magnifique somme de \$7,000.

Nous lisons dans le *Journal des Trois-Rivières* :

Un des sujets mentionnés dans le discours du trône et qui mérite la plus sérieuse considération des chambres, c'est la question de l'immi-

gration. Depuis nombre d'années des sommes considérables sont employées à faire venir de l'étranger des colons. L'objet qu'on a toujours eu en vue, a été de coloniser promptement nos terres incultes, d'attirer ici des artisans, pour développer notre industrie. Les succès obtenus n'ont aucunement répondu à notre attente, aux sacrifices que nous avons faits et nous n'avons pas lieu d'espérer mieux pour l'avenir.

C'est d'ailleurs, croyons-nous, une grande erreur que de rechercher à augmenter notre population par des recrues à l'étranger. Ce n'est pas tant le grand nombre de colons et d'artisans qui rendra notre pays important et prospère que leur moralité, leur activité et la communauté de pensées et de sentiments qu'ils auront avec notre population. Une armée n'est pas proprement une multitude. L'armée n'existe ne devient redoutable que parcequ'elle est unie dans ses membres par une même discipline et n'obéit qu'à un seul commandant. Une société, de même qu'une armée, ne peut exister sans que ceux qui la composent acceptent les mêmes lois, conservent les mêmes traditions, et tendent vers un même but. Ils ne seront véritablement frères que s'ils ont le même respect de la religion, de l'autorité et de leurs semblables. Unis par ces liens, ils forment un corps puissant et deviennent une nation vigoureuse.

Nous avons raison d'affirmer qu'un grand nombre d'étrangers que le gouvernement fait venir dans le pays pour les incorporer à notre population ne nous donnent point ces espérances. Beaucoup d'entre eux n'ont ni foyer, ni

patrie, ni autel ; ce sont des aventuriers qui ne sont d'aucune nation et ne peuvent s'incorporer à aucune.

Il est vrai, qu'il y a des exceptions, et que l'on rencontre des hommes de bien et des hommes habiles, dignes de l'hospitalité qui leur est offerte et de l'affection de leurs nouveaux concitoyens.

Mais beaucoup apportent des vices et rien autre chose. Ennemis du travail, de la propriété, de l'autorité, et de la religion, ils ne peuvent être qu'une cause de trouble et de scandales.

Quelle espérance la patrie peut-elle fonder sur ces hommes et quels avantages en retirer, lorsqu'il serait nécessaire pour les maintenir dans le devoir, de placer un homme de police à côté de chacun d'eux. Ces étrangers mêlés à nos classes ouvrières ou à nos colons, ne se moralisent pas, ils corrompent. Ils communiquent à leurs compagnons l'expérience du mal qu'ils ont acquise, celle qu'ils possèdent le plus, et cela nous prépare dans un avenir rapproché un état social alarmant.

N'envisager que le côté purement matérielle dans une question de ce genre, c'est se tromper énormément, et se tromper sous tous les rapports : *miseros populos facit peccatum.*

Par l'immigration nous deviendrons peut-être une multitude, mais nous serons pas une nation forte. Nous ne devons pas empêcher les sujets étrangers de venir se fixer au milieu de nous, plusieurs peuvent nous être d'un grand secours ; mais si nous voulons qu'ils soient recommandables, c'est de ne pas payer pour attirer

ici la lie de chaque peuple, c'est de ne pas avoir d'agents à l'étranger qui fassent un sujet de spéculation de la quantité d'émigrants qu'ils dirigent vers notre pays. Il importe peu que nous soyons un peuple de 10 ou 15 millions d'habitants, il importe extrêmement que nous soyons un peuple honnête et laborieux.

C'est le but vers lequel doit tendre une saine politique, et il ne peut certainement être obtenu par les moyens que nous venons de signaler.

---

Dimanche, 19 octobre, les cinq cents églises catholiques composant le diocèse de Philadelphie ont été consacrées au Sacré Cœur de Jésus, avec des cérémonies analogues à celles célébrées dernièrement dans la cathédrale de cette ville. L'Archevêque de Baltimore n'est pas resté en arrière : hier aussi il a consacré au Sacré Cœur les églises, écoles, séminaires et institutions charitables de son diocèse.

---

Il paraît que les catholiques des Etats-Unis organisent, en ce moment, un grand pèlerinage, à l'instar de celui des Anglais. Les pèlerins iraient d'abord à Paray-le-Monial, puis à Rome et en Terre-Sainte. D'après le *Harper's Weekly*, de New-York, les frais de voyage de chaque pèlerin seraient de \$600.

---

— La plupart des diocèses d'Italie ont été consacrés au Sacré-Cœur par leurs évêques et depuis deux années les journaux sont remplis des

belles, magnifiques et touchantes cérémonies qui ont eu lieu à ce sujet. La ville des Papes possède depuis longtemps déjà cette grande et féconde dévotion, mais elle désire faire plus aujourd'hui. Par la voix de tous les curés de la ville et de ses principaux citoyens, elle vient de faire le vœu de mettre la main à la construction, soit d'une église, soit d'une splendide chapelle au Sacré-Cœur de Jésus, suivant que le décidera le Vicaire de J.-C., aussitôt qu'aura sonné pour l'Église l'heure du triomphe.

---

**Les étapes d'un pèlerin.**

---

LETTRES DE LOURDES.

*Pèlerinage national du 8 septembre 1873.*

Lourdes, 9 septembre.

Monsieur,

On disait des martyrs que leur sang était une semence de nouveaux chrétiens. On peut dire des pèlerins que leur poussière est une semence de nouveaux pèlerins. Rien n'y fait, ni les distances, ni les saisons, ni le temps, ni les difficultés, ni les dépenses, ni le nombre toujours plus grand des lieux à honorer, ni les railleries, ni les insultes. C'est un entraînement qui semble augmenter par la vitesse acquise. En quelque endroit que l'on aille, sur la cime des Alpes, dans les vallées pyrénéennes, au centre de la Touraine ou du Charolais, dans les landes de Bretagne, sur les bords de l'Océan et jusqu'au sommet des récifs ; partout on trouve les mêmes foules innombrables, heureuses, empressées,

recueillies, venant chercher et trouver, aux sanctuaires vénérés, la foi, l'espoir et la consolation.

*Delirium religiosum* ! disait l'autre jour un journal radical, qui pour ce trait d'esprit s'est fait envoyer, je crois, chez Pluton : *Delirium religiosum*, et ce *delirium* qui augmente chaque jour, est le plus grand des miracles que l'on nie et devrait bien faire réfléchir ceux qui le raillent.

Lacordaire, dans un de ses beaux mouvements, disait jadis à nos adversaires :

“ Si vous êtes nombreux, nous le sommes plus que vous ; si vous êtes savants, nous le sommes autant que vous !..... ”

Notre supériorité de nombre s'est accrue et s'accroît dans d'incalculables proportions. Toute les classes de la société fournissent leur contingent ; et les plus hostiles ou indifférentes hier, ne sont pas les moins soumises ou dévouées aujourd'hui.

Quant à l'égalité de science que l'orateur chrétien constatait avec une excessive politesse, on peut dire que si la balance penche c'est en notre faveur. Le génie est et sera toujours à la tête des multitudes qui vont adorer Dieu et sa toute-puissance.

Je viens de visiter nos grands pèlerinages, Saint-Martin de Tours, Paray-le-Monial, la Salette, d'autres encore. Partout j'ai vu le même étonnant concours. A la Salette j'ai rencontré une sorte de pèlerinage circulaire, des centaines d'hommes et de femmes venus des plus mauvais recoins du Midi, sous la conduite de leurs curés, avaient entrepris depuis quinze jours et terminaient la visite des lieux de dévotion les plus célèbres de l'est et du sud-est. L'exemple gagne, et les Parisiens eux-mêmes, en allant à la Salette ou ailleurs, font escale à tous les sanctuaires qui sont sur le passage.

La France donne le branle et tout le monde la suit.

La France reprend dignement son rôle de fille aînée de l'Eglise, et ses sœurs puînées l'imitent.

N'est-ce pas un extraordinaire symptôme et comme le présage des merveilleux retours ? les pays même de l'hérésie sont plus ébranlés jusqu'à leurs derniers fondements. Et nous voyons de nombreuses et touchantes députations d'Angleterre et de Russie venir donner à la France l'accolade fraternelle, et au monde le plus précieux gage de régénération universelle.

Hors de l'Eglise point de salut !

Ce qui est vrai pour les individus est vrai pour les sociétés.

En se réunissant à la France, dans le sein de l'Eglise, sur le chemin béni des pèlerinages, les autres nations travaillent à leur salut, comme au salut de l'Europe et du monde.

Refaite par les pèlerinages, l'unité brisée par la Réforme reconstituera l'Europe que les divisions religieuses et politiques nées de la Réforme sont en train de tuer.

(A continuer)



## AVIS.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE,

Québec, 17 Nov. 1873.

Il est donné avis que, conformément à la 50e. règle de l'Assemblée Législative de la Province de Québec, toute pétition pour bill privé doit être présentée, le, ou avant le Dix neuvième jour de Décembre.

G. M. MUIR,

Greffier de l'Ass. Lég.